

Elle ne suffit pas sans doute ; il y faut encore ces grands dons de l'intelligence, de l'imagination et du cœur dont l'union harmonieuse et féconde s'appelle le génie.

Le génie a manqué à Brizeux. Dans ses chants les plus beaux, dans les hymnes vibrants d'enthousiasme patriotique où il chante sa terre natale, quelque sincère que soit son amour, il n'a pas su trouver pour le dire ces accents véhéments et pathétiques qui forcent l'admiration des siècles et qui assurent l'immortalité de la gloire littéraire. Si l'on veut apprécier ce talent à sa juste valeur, sa place à lui n'est point parmi les plus grands des poètes, dans cette élite sacrée et peu nombreuse qui vivra toujours dans la mémoire des hommes. Il appartient à ces groupes que les anciens appelaient *poetæ minores*, constellations dont la splendeur voilée, à chaque siècle qui s'écoule, va pâlissant.

Il y a quelque cinquante ans, un long cri d'admiration salua l'apparition de *Marie*. Sainte-Beuve se fit le héraut de cette renommée naissante qui, dès son aurore, jetait un si vif éclat. Vingt années plus tard, en 1853, les Cigaliers de Provence mettent au concours l'éloge de Brizeux, et l'auteur de *Marie* dédie à Roumanille les poétiques remerciements qu'il adresse aux "poètes provençaux."

Qu'est devenue de nos jours toute cette gloire ? Dans ses belles études sur l'*Evolution de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle*, M. Brunetière n'a point trouvé l'occasion de nommer le poète de la Bretagne, et dans l'*Histoire de la littérature française*, par M. Lanson, que M. Lecigne inscrit dans son catalogue des "ouvrages à consulter", je cherche vainement quelques indications biographiques et critiques sur Brizeux. Son dernier historien lui-même se demande s'il ne risque pas d'"étonner par la générosité de son enthousiasme et de laisser confondre ses louanges avec l'ébahissement d'un panégyrique à outrance".

Qu'est-ce donc que les contemporains de l'auteur de *Marie* et des *Bretons* admiraient dans ces œuvres célèbres ? Ce fut principalement, si je puis m'exprimer ainsi, un succès de contraste. A cette époque, dans la première effervescence de la révolution romantique, quand les écrivains ne dissimulaient pas leur ambition de faire une littérature nouvelle et s'efforçaient d'attirer les regards du public par l'étrangeté des sujets, des situations, des caractères qu'ils inventaient, par la complication des intrigues, par la bizarrerie de leur versification, ce fut proprement un charme de lire des poèmes d'une simplicité classique, cette histoire naïve des pures amours de deux enfants, écrite sans intention réformatrice et sans préface révolutionnaire, dans la vraie tradition antique de la mesure et du bon goût ; ces récits où, parmi les scènes rustiques et religieuses, passent les âpres souffles de la mer et les parfums de la lande bretonne. M. l'abbé Lecigne a très bien dit cela, dans un poétique langage : "C'était l'heure embrasée des splendeurs romantiques ; il fallait une oasis pour se reposer, avec des ombres douces, des brises humides, des sources limpides et pures."

Ce charme qui séduisit nos pères, il nous est facile, quelque trente années après, de le comprendre encore. Essayez, c'est une expérience curieuse à faire, de lire le *Pèlerin passionné*, de M. J.